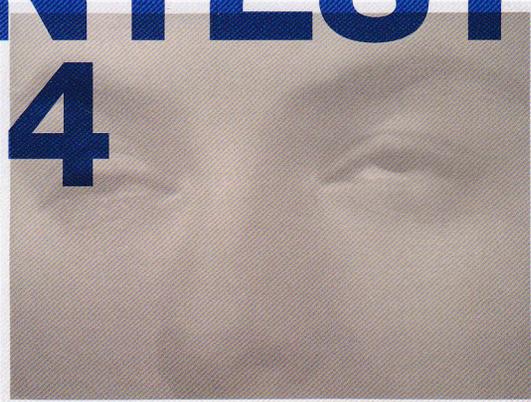


Avec le prix de la Jeune Peinture Belge, rebaptisé récemment *Young Belgian Art Prize*, *Art'Contest* demeure sans contredit l'un des plus importants tremplins pour la création émergente en Belgique. En 2014, sur l'ensemble des candidatures réceptionnées, dix nominés ont été sélectionnés et exposés à la Centrale, parmi lesquels trois lauréats ont été désignés par un jury composé de professionnels de l'art. Chaque prix est doté d'une bourse allant de 2.000 à 6.000 euros, tandis que l'artiste primé a, de plus, droit à une exposition personnelle au Musée d'Ixelles en 2015. En cette dixième édition, il s'agissait de Younes Baba-Ali, Max Pinckers et Jonathan Rosic, respectivement récipiendaires du prix Boghossian (1<sup>er</sup> prix), du prix de M. Hans Vossen (2<sup>ème</sup> prix) et du prix de la Sabam (3<sup>e</sup> prix). Si le succès remporté par les deux premiers semblait aller de soi au vu de la qualité indéniable de leurs travaux, mais également d'un curriculum déjà bien fourni (notamment à l'international), la troisième palme était quelque peu inattendue, récompensant une démarche et une personnalité moins ostensible.

# ART' CONTEST 2014

Jonathan Rosic,  
*The analyst II*, 2014



## UNE CERTAINE FORME D'ALIÉNATION

Max Pinckers, de la série *Will They Sing Like Raindrops or Leave Me Thirsty*, 2013



### Kamikaze

Partagé entre ses origines marocaines et son éducation française, Younes Baba-Ali (\*1986, vit et travaille entre Bruxelles et Casablanca) est le pur produit d'une identité hybride, ce qui en fait un observateur hors pair du multiculturalisme et de son idéal déchu. S'inspirant généralement de phénomènes urbains, qui ont une résonance à l'échelle locale, il en tire des œuvres dont la force de frappe réside justement dans cette façon d'infiltrer le quotidien. Tel un kamikaze, l'artiste s'introduit subrepticement là où l'on s'y attend le moins et fait sauter le couvert du politiquement correct pour mettre à jour des tensions ou des malaises sociétaux qu'il communique aux spectateurs. Ses œuvres pluridisciplinaires, d'apparence souvent minimale et/ou confectionnées à partir de matériaux pauvres, recèlent toutefois une vraie force, une capacité à dynamiter le réel qui fait souvent l'effet d'une bombe, à l'image de cette œuvre intitulée *Kamikaze* (2013), constituée de barriques de pétrole transportées dans une charrette sans plus de protection.

Ainsi, des quatre œuvres présentées à l'exposition d'*Art'Contest 2014*, l'une passe volontairement inaperçue. Il s'agit d'un paillasson en coco tel que ceux que l'on retrouve à l'entrée des maisons en guise de bienvenue. Celui-ci porte l'inscription arabe *Shalom Aleikoum* (2013) qui peut être traduite littéralement par "Que la paix soit avec vous". Sous couvert de la banalité la plus coutumière, le sacré rencontre le profane et l'on a tôt fait de s'essuyer les pieds, sans y prendre garde, sur ces belles paroles. À l'inverse, les œuvres qui se retrouvent à l'intérieur de l'exposition se démarquent par leur aspect sonore, parfois tonitruant. Dans la vidéo *Moroccan Anthem* (2013), un conducteur d'âne à l'arrêt, perché sur sa carriole, pose sur fond de mur lépreux. Il produit dans un langage destiné à mouvoir la bête, c'est-à-dire en claquant sa langue sur son palais, un rythme qui correspond à l'hymne marocain. Ce mélange de trivialité et d'espérance contribue à remettre en perspective l'idéal nationaliste face à la réalité économique d'un pays qui souffre d'un haut taux de chômage et dont les habitants doivent improviser pour survivre. Une situation qui n'est pas sans émouvoir le jeune artiste, qui avoue avoir lui-même éprouvé des difficultés financières à son arrivée en Belgique. C'est cette situation précaire qu'évoque non sans dérision la vidéo *Televendita* (2012), issue d'une collaboration entre Younes Baba-Ali et Alessandro Orlando, célèbre présentateur télé italien. Celui-ci a été contacté par l'artiste pour réaliser

une performance consistant à vendre ses œuvres en utilisant un discours publicitaire, comme s'il s'agissait d'une marchandise quelconque. Le numéro qui apparaît au bas de l'écran est celui de la galerie FAMA, qui a depuis fermé ses portes. À la même époque, Baba-Ali présentait sous forme de *wall painting* son relevé d'identité bancaire pour attirer l'attention de généreux donateurs (*Mécénat alternatif*, 2012). Si ces deux œuvres ironisent sur le processus de marchandisation de l'art et leur contenu abusivement discursif, elles n'en sont pas moins des critiques adressées à l'encontre d'une certaine élite détachée de toutes préoccupations matérielles. Parfois, l'artiste pousse le volume sonore à outrance, comme dans l'installation *Untitled (megaphones)*, 2014, une cacophonie de haut-parleurs à batteries qui finissent par user les tympans, si ce n'est les nerfs. Ceux-ci évoquent le paysage sonore des vendeurs ambulants de Dakar, qui se servent de manière astucieuse de ces mégaphones bon marché pour enregistrer, puis rediffuser leurs spots publicitaires. L'artiste a réussi à récupérer quelques-uns de ces spécimens produits en Chine, témoignant de la conquête impérialiste qui a actuellement cours en Afrique. L'aspect "ready-made" des œuvres de Younes Baba-Ali, le fait que ces objets soient tirés d'un contexte social et économique dont ils sont tributaires servent le propos métaphorique de l'artiste. Le son ou la musique sont souvent employés soit pour remettre en contexte un environnement, soit pour l'en extraire. C'est d'ailleurs le sujet de l'exposition *Brussels Background* présentée à la MAAC jusqu'à fin janvier et qui dressait un portrait assez hétérogène de la capitale européenne. S'intéressant aux difficultés d'intégration de certains groupes, dont la communauté marocaine qu'il a intimement côtoyée, Baba-Ali en constate les répercussions sur l'ensemble de la société, à travers un ensemble d'œuvres teintées d'humour et d'ironie.

### Bollyhood paradise

Même s'ils ont en commun des préoccupations d'ordre social ou sociétal, l'esthétique de Younes Baba-Ali et celle de Max Pinckers (\*1988) divergent totalement. Formé en photographie à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Gand, Pinckers a tout de l'artiste cosmopolite, qui voyage aux confins de la planète pour mener à bien ses projets. L'Asie et plus particulièrement l'Inde, sont ses territoires de prédilection. Avec *Lotus* (2011), s'amorce sa première collaboration avec le photographe Quinten De Bruyn autour des prostituées transsexuelles en Thaïlande. Son attrait pour la mise en scène et la narration l'amène ensuite à se rapprocher de l'univers cinématographique bollywoodien et à multiplier les collaborations avec des artistes plasticiens, qui adoptent ainsi le rôle de scénographe. Bien que le livre demeure pour lui le premier support du récit, l'exposition est le lieu par excellence d'une expérimentation plastique, qui cherche à repousser les limites de la photographie et notamment de l'approche documentaire. Dans la bien nommée série *The Forth Wall*, l'emploi de lumières artificielles ou encore de fumigènes vient révéler le côté factice de la démarche documentaire, qui s'autorise quelques embardees du côté de la fiction. Les individus revêtus de leurs costumes (de personnages) brisent le mur de la représentation scénique en s'adressant directement à nous, spectateurs.

Une simple coupure de presse relatant un fait divers, souvent d'une violence inouïe, est le point de départ ou le déclencheur d'un sujet. Mais contrairement au fait divers dont il s'inspire, la photographie de Max Pinckers ne cherche à susciter aucun pathos. Dans la série *Will They Sing Like Raindrops or Leave Me Thirsty*, présentée dans le cadre d'*Art'Contest 2014*, Pinckers poursuit son investigation sur l'Inde contemporaine. Davantage que l'industrie du cinéma, ce sont les affres de l'amour qui ont retenu l'attention du jeune photographe. Soumis à l'autorité des castes, bon nombre de jeunes Indiens et Indiennes ne peuvent se marier librement, sans obtenir d'abord le consentement de leurs parents. Plusieurs couples illégitimes sont ainsi obligés de

vivre exilés, avec le risque de se voir pourchassés et tués par les membres de leur famille. Plusieurs cas de suicide causés par le désespoir de jeunes filles obligées d'épouser un homme qu'elles n'aiment pas sont également rapportés, notamment par pendaison, l'outil de prédilection étant le ventilateur dont chaque chambre est munie. Dans son ouvrage, qui est la forme première de la série, Pinckers multiplie les paraboles du couple, qu'il s'agisse des oiseaux que l'on appelle "inséparables" ou encore de la passion inassouvie, à l'image du verre de lait renversé. Nombreuses sont les références à l'histoire de l'art et à la photographie, que l'on pense ici à Jeff Wall évidemment, mais aussi à l'héritage de la photographie documentaire. Pinckers s'inspire aussi des codes du cinéma bollywoodien, où les scènes érotiques sont prohibées et remplacées par des métaphores évoquant l'accomplissement de l'acte sexuel. Ce romantisme apparent est toutefois nuancé par la dureté des conditions de vie et la pauvreté que l'on devine dans ces images.

### Visions hypnagogiques

Proche de la photographie par son traitement hyperréaliste du dessin, Jonathan Rosic (\*1979, vit et travaille à Bruxelles) produit des œuvres d'une rare subtilité. Architecte de formation, l'artiste s'est orienté tardivement vers la peinture, en suivant un cursus à la Cambre. De ce premier métier, il retient une maîtrise technique de l'outil et un contrôle qui frise l'obsession. Son approche est teintée d'érudition et d'une passion pour le 7<sup>e</sup> art. Attiré par les micro-événements qui passent généralement inaperçus à la vue des spectateurs, comme un clignement de paupière, il les détecte grâce au ralenti, les fige et les reproduit minutieusement à l'encre de Chine. Ce qui intéresse l'artiste, c'est ce réflexe qui échappe à la conscience de soi, cette absence momentanée pareille à une petite mort. Au cours de cet instant, qui dure le temps d'un battement de cils, l'acteur se soustrait à son rôle pour disparaître en lui-même. Cet arrêt sur image sorti de son contexte apparaît chargé d'un nouveau et mystérieux sens, visions hypnagogiques au statut ambigu, à la différence du photogramme dont il s'origine et qui se coule de manière fluide dans la trame narrative. Les cadrages souvent resserrés accentuent l'aspect intimiste de ces vues à bords perdus. L'artiste emploie la technique de façon détournée, non pas dans l'idée d'exploiter la spontanéité du geste comme dans la calligraphie chinoise, mais plutôt de manière très maîtrisée, en diluant abondamment son encre et en jouant sur les différentes valeurs et tons de gris. Il ne conserve aucune réserve du papier, qui est entièrement recouvert, comme s'il s'agissait de révéler la substance première de l'image en l'extrayant progressivement de son support. C'est sans doute en raison de cette fonction de révélation, plus que pour la vraisemblance que ces images présentent, que la comparaison avec la photographie semble inévitable. Dotées d'une impertinente grâce, les œuvres de Jonathan Rosic émeuvent. Cette édition 2014 d'*Art'Contest* rassemble donc trois artistes qui n'ont a priori rien de commun, si ce n'est l'observation assidue et la critique, qu'elle soit déguisée ou pas, d'un certain état d'aliénation de l'individu au monde qui l'entoure. Younes Baba-Ali et Max Pinckers, par l'imagerie faussement exotique dont ils s'inspirent et qu'ils déploient à l'intérieur d'un régime de monstration propre aux grands événements culturels (citons pour ne donner qu'un exemple le *Festival Daba Maroc* pour le premier et *Europaia India* pour le second) et Jonathan Rosic, situé en marge de ce système, mais néanmoins inscrit dans une certaine économie (puisque'il est représenté par la galerie Rossi). La démarche de ce dernier, dans sa lenteur d'exécution, tient plutôt de la rétention que de l'effusion, allant ainsi à l'encontre des exigences de productivité du marché de l'art. Aux côtés de jeunes créateurs à l'avenir prometteur, ce concours a donc le mérite de donner une visibilité à un artiste dont la fortune critique, certes prometteuse, reste encore à écrire.

Septembre Tiberghien



**Untitled (Megaphone), 2014**  
installation sonore, dimension variable,  
courtoisie de l'artiste

**YOUNES BABA-ALI**  
LAURÉAT ART'CONTEST 2014  
MUSÉE D'IXELLES  
71 RUE JEAN VAN VOLSEM  
1050 BRUXELLES  
WWW.MUSEEDIXELLES.BE  
MA.-DI. DE 9H30 A 17H00  
DU 7.05 AU 31.05.15

**SONIA NIWEMAHORO**  
LAURÉATE ART'CONTEST 2013  
MUSÉE D'IXELLES  
71 RUE JEAN VAN VOLSEM  
1050 BRUXELLES  
WWW.MUSEEDIXELLES.BE  
MA.-DI. DE 9H30 A 17H00  
DU 2.04 AU 3.05.15

**PRÉSENCE D'ART'CONTEST**  
À ARTBRUSSELS  
DU 24 AU 27.4.2015

**YOUNES BABA-ALI**  
EXPOSITION DANS LA BOULE  
PRIGOGINE À ATOMIUM EXPO LORS DU  
VERNISSEMENT D'ARTBRUSSELS  
(À CONFIRMER).

**MAX PINCKERS**  
EXPOSITION À LA C-BOX DE LA  
CENTRALE, EN PARALLÈLE À  
L'EXPOSITION DU 15<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE  
DU PRIX MARCEL DUCHAMP  
DU 23.4 AU 30.08.2015

**EXPOSITION**  
DES ARTISTES ART'CONTEST DANS  
LA VITRINE DE LA GALERIE RIVOLI  
DE JUIN À OCTOBRE 2015  
EN COMMENÇANT PAR YOUNES  
BABA-ALI.